

de donner une extension aux salles avignonnaises, qu'un couple d'amis, l'un séfarade, l'autre ashkénaze, rentre dans le capital des structures Utopia... Et c'est ainsi qu'Utopia s'est développé grâce à des Américains, des Juifs, des Chrétiens, des maçons, des psychiatres, des Iraniens... Les films étaient le prolongement naturel de ces mélanges et les débats étaient souvent vifs. Dès nos débuts il nous sembla donc évident d'attirer l'attention aussi bien sur le génocide juif que sur les méfaits de la colonisation, les horreurs de l'esclavage et tout ce qui pouvait concerner notre époque formidable, sans nous priver d'y aller de notre point de vue local ou global...

Nous avons en quelque sorte inventé le cinéma d'opinion, du décor à la programmation jusqu'à l'expression multiple de la Gazette où les textes n'ont jamais été signés parce qu'Utopia a toujours été une aventure viscéralement collective... et histoire que personne ne commence à se prendre au sérieux !

Bien évidemment le conflit israélo-palestinien a toujours compté parmi nos préoccupations, et si certains étaient directement concernés (famille en Israël etc...), les autres percevaient qu'il pesait sur le devenir du monde.

Quand David – le Séfarade cité plus haut –, en 2002, nous a confié un texte, *Pitié pour les Palestiniens*, qui était un appel « à la justice sans la-

quelle aucune paix ne sera jamais possible », il nous a semblé naturel de le publier... Le ciel nous est tombé sur la tête. Lettres d'insultes, agressivité verbale, affiches déchirées : des Juifs, en leur nom propre ou se déclarant représentatifs de toute la communauté juive, entendaient nous imposer le silence. Non Juifs, nous étions antisémites, Juifs, nous étions des traîtres, des Juifs honteux... Deux ans plus tard, quand nous annonçâmes la venue de Leïla Chahid à Toulouse pour le film *Écrivains des frontières*, le ton monta à nouveau...

Nous avons alors pris conscience que nous n'étions pas les seuls concernés et qu'un peu partout des pressions s'exerçaient dès lors que s'exprimait un autre point de vue que la version officielle d'Israël : déprogrammation d'une semaine palestinienne à Montreuil, de *Route 181*, formidable film d'Eyal Sivan, à Beaubourg, pression sur les élus de Lyon, de Bordeaux, d'ailleurs... contre la venue d'une jeune troupe de théâtre composée d'adolescents palestiniens, pourtant parrainée par l'Unesco, accumulation de procès contre les personnalités les plus variées...

Au fil des dernières années, nous avons vu se mettre en place une sorte de « police de la pensée » conduite par une petite poignée d'intellos bien en cour dans les médias, brandissant avec beaucoup de facilité l'argument

d'antisémitisme pour faire taire toute critique, tout trait d'humour, toute parole non conforme à la « pensée officielle » d'Israël.

Quand le Figaro a publié *Une utopie pourrie*, chronique de Yann Moix réagissant au texte paru dans les gazettes d'Utopia – en l'occurrence il avait lu celle d'Avignon – sur le film *Le Temps qu'il reste*, l'énormité des insultes nous aurait presque fait rire si elle ne nous avait paru s'inscrire dans une stratégie délibérée pour faire taire. Se voir comparés, en pire, à Robert Brasillach, fusillé à la libération, être accusés « d'avoir troqué nos bottes et nos insignes d'officiers allemands contre des sandalettes de baba-cools cinéphiles et idiots pour en finir avec tout ce qui est juif dans l'économie du monde »... nous a laissé perplexes : comment réagir à ce qui nous semblait le comble de la sottise ?

Le CRIF a bien entendu enfoncé le clou en relayant sur son site le texte de Moix, tout en renforçant son sens initial par la pratique bien connue de « l'extrait qui tue » : Utopia y devient le fleuron des nouveaux antisémites qui « veulent en finir avec tout ce qui est juif »... En septembre, confortée par le texte de Moix au point d'en faire la pièce maîtresse de son assignation, l'Association Culturelle Juive des Alpilles de Saint-Remy de Provence a alors assigné Utopia Avignon au Tribunal de Grande Instance pour « provocation à la discrimination, à la haine ou à la violence et injure publique (aggravée par des propos anonymement antisémites) ».

S'il y avait hésitation auparavant quant à l'idée de se lancer dans une procédure, ce dernier fait a provoqué une réaction unanime dans tous les Utopia, tous étant concernés pour avoir diffusé le texte incriminé, à Saint Ouen l'Aumône, Bordeaux, Toulouse, Tournefeuille, Montpellier, etc. Réagissant alors aux injures de Moix, chacun des Utopia a assigné le 4 novembre l'auteur de l'article et le journal qui l'a publié. La première audience est fixée au 5 janvier, à la 17^e chambre du TGI de Paris.

À suivre...

A.M.F. (Toulouse)



Le texte par qui le scandale arrive

LE TEMPS QU'IL RESTE

Écrit et réalisé par Elia SULEIMAN

Les tragédies de l'histoire sont souvent grotesques. Les Palestiniens vivent depuis 1948 un cauchemar kafkaïen. Alors que musulmans et chrétiens coexistaient pacifiquement en Palestine depuis quelques millénaires avec la minorité juive, les puissances occidentales, en totale méconnaissance de la région, et sous la pression d'une nouvelle idéologie, le sionisme, née en Europe au 19^{ème} siècle, décidèrent implicitement, et ce bien avant la deuxième guerre mondiale comme l'ont montré les nouveaux historiens israéliens, qu'ils seraient expulsés de leur terre pour satisfaire au rêve fou d'un état religieux juif.

Quelques massacres plus tard, perpétrés par les milices juives, c'est chose faite en 1948 avec plus de 700 000 Palestiniens jetés comme des malpropres aux frontières, et ce malgré une résolution de l'ONU exigeant le droit au retour : résolution qui, bien que revalidée près de 100 fois, ne sera jamais respectée par Israël. Au final, un non-sens en guise d'Etat, qui reste aujourd'hui schizophrénique, capable d'envoyer un transsexuel à l'Eurovision tout en choisissant un ministre des Affaires Etrangères dont le racisme ferait passer notre borgne national pour l'abbé Pierre.

Dans la tradition de ses pères spirituels du burlesque, Keaton et Chaplin, qui montrèrent en leur temps l'absurdité de la première Guerre Mondiale, c'est bien ce non-sens que le réalisateur du sublime *Intervention Divine*, Elia Suleiman, poète-cinéaste arabe israélien longtemps exilé (un de ces 1,3 million de Palestiniens qui purent avoir la nationalité israélienne sans bénéficier totalement des mêmes droits que leurs concitoyens juifs), a décidé de décrire poétiquement en quatre tableaux, tout en racontant l'histoire de sa famille depuis 1948.

La scène d'introduction, où Elia Suleiman, revenant au pays, se retrouve au milieu de nulle part à cause d' un chauffeur de taxi israélien qui ne reconnaît plus son chemin en implorant Dieu « qui l'a abandonné », est infiniment symbolique de cette situation où tous se demandent, Palestiniens ou Israéliens, pourquoi ils sont dans cette galère sans issue. Et dans ce no man's land, au milieu d'une nuit d'orage, l'esprit de Suleiman refait l'histoire de son pays et de son père disparu, résistant en 1948 à Nazareth donné pour mort après que les soldats l'aient jeté dans un ravin (mais depuis 2000 ans, c'est une ville où l'on resuscite plus facilement qu'ailleurs...).

Il revient sur son enfance dans une école juive où la lobotomisation sioniste des élè-

ves filait bon train ; sur les deux intifada... et jusqu'à aujourd'hui. Et chacune des périodes est l'occasion, toujours de manière tendre et burlesque, de montrer le dérisoire de tout, un désespoir tranquille mêlé de cynisme donnant à chaque Palestinien une force incroyablement surmonter l'humiliation et la violence. Sans trop dévoiler le film, on rit encore à ce voisin aux théories politiques ubuesques qui, à chaque revers des Palestiniens (et ils furent nombreux), tente de s'immoler par le feu, mais ne parvient jamais à craquer l'allumette fatale... Ou, dans un contexte plus récent, Suleiman montre que la principale arme face aux Israéliens est le dédain et l'indifférence, comme quand ce jeune homme arpente la rue de long en large en téléphonant, sans se soucier une seconde du canon d'un tank qui le suit à 180°.

La force de Suleiman est de mêler étroitement émotion et burlesque : ainsi, dans une scène bouleversante, Elia écoute les larmes aux yeux, avec sa mère devenue muette, la magnifique chanteuse égyptienne Oum Kalsoum. Avec un sens du cadre splendide théâtralisé, et sa dégaîne d'échelas égaré omniprésente, Suleiman rappelle infiniment Tati qui comme lui savait, avec une économie quasi-totale de mots et le burlesque des situations, souligner de manière impitoyable la connerie humaine. Ici le clown blanc a une jolie gueule d'Arabe et on en est totalement ravi, et un immense éclat de rire ou la fulgurante beauté d'instant poétiques sont les preuves vivantes d'une âme que jamais la créinerie assassine d'un Netanyahu ou d'un Lieberman ne pourra abattre.

Une « utopie » pourrie

On s'imagine que l'antisémitisme est quelque chose d'hivernal, de grippal, de viral. On s'imagine que l'été, quand les cigales sont là, et que, le soir, le soleil est orange et les peaux dorées, nous n'avons rien à craindre de la haine. On s'imagine que la haine habite loin de l'été, des villas, des piscines et, au hasard, de la jolie ville d'Avignon, là même où se trouve un fameux pont sur lequel on danse. Je m'y suis promené, mais je n'ai pas eu le temps de danser : le bal a été gâché. Collé au Palais des papes se trouve un gentil petit cinéma qui ne paye pas de mine. Il est accueillant, son programme est alléchant. Que des bons films, bien triés. Le problème est que j'ai bien l'impression que les gérants aimeraient aussi choisir les spectateurs : « Utopia » n'est, hélas, pas seulement le nom du cinéma.

L'utopie apparaît clairement dès qu'on lit le programme qu'il édite et distribue. *Le temps qu'il reste* est un très beau film palestinien, et dont la beauté est louée en Israël même. Long-métrage signé d'un grand cinéaste, Elia Suleiman, il fut un événement marquant du dernier Festival de Cannes et l'on peut regretter qu'il n'ait obtenu aucune récompense.

Mais entrons dès à présent dans le vif du sujet, la critique qu'ont fait de ce film les gens anonymes d'Utopia, car ce qui suit, évidemment, n'est pas signé. Au moins, dans *Je suis partout*, Brasillach signait, lui. Il signait « Robert Brasillach » et c'était un salaud mais un salaud qui signait. La haine persiste toujours, mais tantôt elle signe et tantôt elle ne signe pas.

Utopia, c'est de la haine qui ne signe pas : c'est de l'utopie de groupe, du paraphe de lâche, du ratonage intellectuel. C'est de la lettre anonyme, et fière de l'être. Ça débute comme ça : « *Les tragédies de l'histoire sont souvent grotesques. Les Palestiniens vivent depuis 1948 un cauchemar kafkaïen.* » Le ton est donné. Ce n'est d'ailleurs pas un ton, qui est donné, c'est un coup. « *Quelques massacres plus tard, perpétrés par les milices juives...* » Là, c'est un hallali qui est sonné. Le mot « milice » collé au mot « juif », ce n'est pas un oxymore, c'est une honte. C'est définir, évacuant Auschwitz d'un coup d'adjectif non seulement mal placé mais déplacé, un concept qui donnerait aussitôt vie, dans la foulée, à de jolis avatars comme des nazis juifs, des fascistes juifs, des hitlériens juifs. Je sais bien que, ces temps-ci, on tente de faire passer

Par
Yann Moix *



« Le mot "milice" collé au mot "juif", ce n'est pas un oxymore, c'est une honte »

absolument les juifs d'Israël pour les petits-enfants naturels de Hitler. Pour les petits-neveux de Himmler.

Et c'est sans doute cela qui autorise les bobos ultragauchisants d'Utopia à écrire des phrases comme celle qui va suivre, et qui m'aura percuté en plein cœur de l'été : « *Elia Suleiman revient sur son enfance dans une école juive où la lobotomisation sioniste des élèves filait bon train...* » La « loboto-

misation sioniste » : vous n'avez pas rêvé, non. Vous avez cauchemardé, certes, mais vous n'avez pas rêvé. Ce n'est ni Alain Soral qui a écrit cela, ni Robert Faurisson, ni Dieudonné. Ce n'est pas Robert Brasillach, ou plutôt si : ce sont les Brasillach d'aujourd'hui. Ils ne se déguisent plus en officiers allemands, avec des bottes et des insignes ; ils portent des sandalettes et se parfument au patchouli, aiment la poterie et les bougies bio. Ils sont très à gauche mais de la manière dont, dans les années quarante, on était très à droite. Ils ont la haine des juifs parce que les juifs représentent à leurs yeux la force impériale dark-vadorienne universelle.

Croyant défendre la cause palestinienne, ils exacerbent en réalité la haine des Israéliens ; dans leur misérable shaker intellectuel, ces alter-bobos-mondialistes utopisés inventent chaque jour le visage nouveau de l'antisémitisme contemporain : celui des babas cool cinéphiles et idiots, qui en voulant défendre des victimes réelles, définissent une manière inédite de vouloir en finir avec tout ce qui est juif dans l'économie du monde.

* Écrivain et chroniqueur au Figaro Littéraire

LE FIGARO mardi 18 août 2009



MOIX ET MOI

En Bretagne, tu allais à la laïque ou à l'école libre (entendez par là : catholique), t'étais bouffeur de curés ou grenouille de bénitier. Il existait aussi une troisième voie, celle des faux-culs, tendance petit commerçant, qui envoyait les enfants à la messe le Dimanche, cathé le Jeudi, confesse, confirmation, petite et grande communion... pour ne pas se fâcher avec la moitié (au moins) de la communauté (entendez par là : la clientèle). Ce fut mon chemin jusqu'à l'adolescence où j'optai alors pour la tendance anticléricale. Après un tel parcours initiatique, il m'apparaissait bien entendu que j'étais autorisé à être également bouffeur d'imams, de rabbins et de pasteurs en tout genre. C'était le temps où l'on croyait qu'un bon athée ne pouvait pas mettre la République en danger, bien au contraire...

Puis ce fut le début des années Mitterrand, les perspectives d'un monde meilleur étaient déjà ensevelies sous les ors de la République, insoumis à l'armée et fraîchement blanchi par Charles Hernu, ministre de la défense de l'époque, je m'embarquai dans l'aventure des cinémas Utopia à Avignon, mousse en cuisine. C'était la salle République et les deux salles Galante, du même nom que la rue qui a disparu, les salles aussi puisqu'elles sont devenues aujourd'hui un restaurant et que nous nous sommes depuis installés à la Manutention.

L'équipe fonctionnait peu hiérarchisée, avec prises de chou ponctuelles. Je me souviens de quelques réunions homériques où Moix n'aurait cependant pas

eu sa place, car même si les débats étaient houleux, personne n'utilisait l'injure comme arme de destruction massive... Nous gardions finalement beaucoup de tenue et d'humour dans le désaccord et la polémique.

Cette façon collective de travailler, et non anonyme, n'en déplaît au polémiste Moix, ne pouvait que m'emballer. Société anonyme ! sûrement pas ! Collective dans notre façon d'agir, de travailler mais on ne peut plus personnaliser dans le rapport aux autres... et quelles personnalités, souvent fortes en gueule ! Chacun de la troupe était bien connu en ville, qui dans des associations, qui dans des mouvements politiques, ou qui dans certains bistrotts... Tout ce petit monde défendait mordicus des tas de films dont je n'avais jamais entendu parler auparavant, des films qui nous racontaient le monde, les gens, les pays, les guerres, les espoirs, les noirceurs de l'âme... Des cinéastes qui par leur art critiquaient ce que nous faisons subir aux hommes et à la planète et que je percevais comme autant de leviers pour la transformer. Utopique ! Bien sûr ! Pourtant quel bel accès à la réalité du monde !

Et nous en avons organisé des rencontres, autour de tellement de sujets, exprimé notre point de vue dans la gazette sur ce qui se passait dans notre ville ou à l'autre bout de la terre...

Aujourd'hui, quelques décennies plus tard, ça continue et je pense toujours que le cinéma n'est pas là pour nous aveugler mais pour nous éclairer. Il n'est pas là pour nous faire taire mais bien pour que nous discutons, réfléchissions. Et cet enthousiasme à défendre les films ne nous a pas abandonné.

Lorsque ce lundi matin, il y a quelques semaines, j'ai reçu de la main de l'huissier l'assignation en correctionnelle par l'Association Culturelle Juive des Alpilles pour provocation à la discrimination, la haine ou la violence et injure publique aggravée par des propos antisémites, mon sang ne fit qu'un tour. Se voir accusé des horreurs que l'on avait précisément combattues prouvait que le venin distillé par le chroniqueur Yann Moix du Figaro avait fait son chemin dans les chaumières au point de nous devenir soudainement inacceptable.

P.G. (Avignon)

À LIRE ET À VOIR...

DE L'AUTRE CÔTÉ

Épatante revue éditée par L'Union Juive Française pour la Paix (UJFP). On y lit des textes de Charles Enderlin, Edgar Morin, Eyal Sivan, Warschawski, Théo Klein, Judith Butler, etc. Le numéro 5 vient de sortir. C'est possible de s'abonner :

4 numéros = 45€. ujfp@filnet.fr
UJFP, 1 ter rue Voltaire 75011 Paris

ISRAËL PALESTINE *Vérités sur un conflit,*

Alain Gresh (co-directeur du Monde Diplomatique) Editions Fayard. Alain Gresh est directeur adjoint du Monde Diplomatique, spécialiste des questions du Proche-Orient. blog.mondediplo.net/Nouvelles-d-Orient

LE GRAND AVEUGLEMENT

Le dernier ouvrage de Charles Enderlin (correspondant permanent de France 2 en Israël,) vient de paraître chez Albin Michel.

LÉVY OBLIGE de Thierry Levy chez Grasset petit bouquin par la taille mais riche et dense où chaque mot fait sens. Avocat, Thierry Levy est aussi l'auteur de plusieurs ouvrages importants sur la procédure pénale et la peine (on en reparlera). Il est l'avocat des salles Utopia dans les affaires citées ici.

1948 LA GUERRE DE PALESTINE

Derrière le mythe... Depuis quelques années, se développe en Israël une nouvelle historiographie qui remet en cause la version officielle israélienne des faits... dans ce numéro des contributions des meilleurs « nouveaux historiens » israéliens et universitaires arabes et occidentaux, pour offrir un regard neuf sur la guerre de 1948 afin d'en comprendre les enjeux historiques et contemporains. éditions Autrement, Collection Mémoires.

COMMENT LE PEUPLE JUIF FUT INVENTÉ

de Shlomo Sand aux éditions Fayard Shlomo Sand est Professeur d'histoire contemporaine à l'université de Tel Aviv. Comment le peuple juif..., paru au printemps 2008 en Israël, est vite devenu un best-seller et donna lieu à des débats orageux. Daniel Mermet lui a consacré une émission lors de sa parution en France, émission que vous pouvez écouter sur internet. C'était le 17 décembre 2008, rediffusion le 30 décembre 2008. www.la-bas.org

et dans les DVD...

ROUTE 181, réalisé par le cinéaste israélien Eyal Sivan et le cinéaste palestinien Michel Khleifi

passionnant de bout en bout, le coffret de 4 DVD est la chronique du road movie de Sivan et de Khleifi durant l'été 2003 le long de la ligne de partage définie en 1948 par la résolution 181 des Nations Unies. Une foultitude de rencontres formidables avec des femmes et des hommes, israéliens, et palestiniens qui habitent la Palestine-Israël. La sortie du dernier film de Eyal Sivan est annoncée... vous devriez pouvoir le voir en janvier à Utopia.

www.momento-production.com



QU'EST CE QUI NOURRIT NOTRE IDENTITÉ ?

La question est terriblement « tendance » ces dernières semaines, chacune, chacun, de Marine à Nicolas en passant par Ségolène, tentant de s'arroger les bonnes réponses à cette question. J'avoue que je m'en foutais comme de ma première VHS. Mais moi aussi, victime du premier sujet médiatique venu, j'ai fini par m'interroger... Et puis notre ami Yann Moix m'y pousse encore un peu plus.

Qui suis-je donc ? Basco-béarnais du côté de ma mère, j'avoue ressentir une certaine fierté à défilier aux côtés de ces fier-à-bras gardiens de brebis revendiquant une langue pleine de x, descendants de frondeurs qui savaient faire des cartons sur Roland et ses potes envahisseurs carolingiens au col de Roncevaux. Limousin par mon père, j'aime cette rude région de résistance qui a vu combattre dans les maquis de châtaigniers l'intraitable Guingouin et qui a apporté son soutien indéfectible à Julien Coupat et ses neuf amis, Limousins d'adoption. Français ? bof ! La seule France dans laquelle je me reconnais c'est celle des sans-culottes de 1792 et des communards, celle du Conseil National de la Résistance, sûrement pas la France chauvine, peureuse et réac qui n'aime que les Noirs et les Arabes qui marquent des buts, et votent pour un président qui leur assure de contenir l'immigration.

Un soir, alors que j'avais une dizaine d'années, un autre bout d'identité m'est tombé sur le coin du nez entre le bœuf purée et le petit suisse : ma

mère me révéla tout de go qu'une de mes aïeules était juive. Soudainement le poids d'un peuple et de sa lourde histoire est tombé sur mes frêles épaules. Apprendre qu'on est juif ou même simple descendant de Juifs n'est pas aussi anodin que la découverte d'origines beauceronnes ou picardes. Un génocide est passé par là, et on ne peut traiter la chose avec légèreté. Je ne soupçonnais rien, d'autant que dans la famille de ma mère, on risquait pas d'y fêter une bar-mitzvah. Tout le monde s'était totalement converti au catholicisme jusqu'au zèle, préférant durant la deuxième guerre écouter le bon berger et se terrer derrière les rideaux vichy. Dès lors, conscient que si une uchronie tragique venait à se produire, ramenant au pouvoir une idéologie antisémite, je monterais dans le train de la mort, je me suis employé très jeune à mieux connaître, comprendre l'histoire et la destinée du peuple juif. Plus tard, étudiant en histoire, j'en ai même fait mon sujet d'étude, dans le choix de mon mémoire de maîtrise puis de ma thèse : « la communauté juive d'Alexandre à l'époque hellénistique »... Tout un programme non ? Et puis l'histoire antique du peuple juif a croisé son histoire plus contemporaine dans mon petit parcours, quand j'ai participé à mes premières manifestations en soutien au peuple palestinien face à un état israélien qui, selon moi, dévoyait un idéal égalitaire et socialiste qui était pour moi à l'époque celui

des origines du sionisme. Ce nouveau combat était-il contraire à mon petit bout d'identité ? Lutter radicalement contre Israël était-il un déni de ce qu'il y avait de juif en moi ? Certains camarades d'études hébraïques ont voulu me le faire croire, me classer parmi les traîtres, voire les « juifs antisémites » pour reprendre la phraséologie délirante des détracteurs de tout opposant à Israël. Jusqu'à l'apothéose, avec Yann Moix qui nous compare à des Robert Brasillach en herbe. Et je me suis souvenu que mon père, fils de résistant et qui était pourtant héritier des valeurs de la Résistance française, n'avait pas hésité dans les années 60 à combattre l'armée de son pays pour soutenir un peuple opprimé, le peuple algérien. On l'avait jeté en prison comme traître à la nation, comme terroriste. De la même façon, lutter contre le sionisme ne sera jamais, malgré les approximations de Yann Moix, un acte antisémite. Israël est un État avec une politique impérialiste et c'est cela que l'on peut combattre et sûrement pas son peuple (la journaliste Amira Hass, les cinéastes Eyal Sivan ou Avi Mograbi sont là pour nous rappeler l'effervescence intellectuelle en Israël). J'ai enfin compris que l'identité est avant tout la mosaïque de valeurs, d'émotions et d'indignations que l'on a accumulées. Si j'ai une identité, c'est une identité de classe : fier d'être fils de prolétaire ayant mené toute sa vie un combat anticapitaliste ; une



identité antiraciste (sous toutes ces formes), une identité musicale (punk un jour, punk toujours), une identité multisexuelle... enfant de la révolution sexuelle. Par contre je me fous de mon appartenance à une nation ou à un peuple, si cette appartenance doit aller à l'encontre de ma liberté de penser. Les peuples dont je me sens proche sont les peuples opprimés qui mènent un combat légitime et juste. Et pour reprendre la mythique chanson des Bérurier Noir, « salut à toi punk iranien, salut à toi peuple kanak, etc. », au cours de nos voyages prenons tous ces identités pour construire un universalisme humaniste !

Et c'est à Utopia, après de nombreux errements professionnels, que j'ai pu trouver un havre de paix où existe cette possibilité rare de croiser sans mépris pour les unes ou les autres la multiplicité de ces identités autant dans les films que l'on présente que dans les rencontres que l'on organise. Plus que nulle part ailleurs, n'en déplaise à Monsieur Moix, on accueille indifféremment films israéliens ou du monde arabe (vous voyez ces cinématographies très représentées sur les écrans des multiplexes, monsieur Moix ?) et nos débats sont ouverts et contradictoires. Aussi selon moi, en nous injuriant et nous assimilant à des néonazis, Yann Moix ne fait qu'aller à l'encontre du but qu'il recherche : lutter contre l'antisémitisme. Car par son délire rhétorique et nauséabond,

il ne fait qu'éloigner le lecteur de l'antisémitisme réel, en désignant des faux coupables. À force de crier au loup, Yann Moix et ses amis ne font que relativiser le danger peut-être réel d'une résurgence de cette idéologie génocidaire.

J.J.R. (Saint-Ouen l'Aumône)



SPARTACUS ET MOIX

17 ans que je traîne ma charrette, de long en large dans les rues d'Avignon, distribuant la gazette (gratuite) comme du pain béni, et il n'y en a jamais assez ! « Roger's, il m'en faut plus ! ». « Monsieur Utopia, encore un peu s'il vous plaît ! ». 17 ans que je me balade en m'arrêtant tous les 10 mètres pour saluer ou blaguer avec quelqu'un. C'est parfois embêtant, sans vouloir se vanter. 17 ans que je monte mes bobines avec toute notre petite équipe - qu'on s'éreinte 7 jours sur 7, 12 heures par jour (pas question de fermer, sous peine d'émeutes dans la ville). 12 heures par jour à organiser des débats, des rencontres, des nuits fantastiques... et on n'y fera pas fortune, pas pour vous dire qu'on est mal payé, parce qu'on s'en contente, contrairement à d'autres, mais parce que, quand j'ai rencontré l'équipe d'Utopia, j'étais un pas grand chose. Mais ça c'est une autre histoire que je vous raconterai peut-être une autre fois.

J'aimais leur programmation, leur jeunesse, leurs idées (tout le monde n'a pas eu la chance d'avoir des parents

communistes). Même si pendant ces 17 ans on s'est fait attaquer, pour notre ton, un peu vif, par les cathos intégristes (*La dernière tentation du Christ, Je vous salue Marie, Amen...*), par des... des quoi au fait, qui nous reprochaient de passer trop de films israéliens (c'est vrai qu'il y avait eu cette année-là une production importante de films israéliens, comme cette année d'ailleurs), par des socialos qui trouvaient que nous passions trop de films américains, etc.

On a réussi quelques coups de force, en pleine guerre des Balkans de réunir Serbes, Croates et Bosniaques pour un débat très riche, même si tous se regardaient en chiens de faïence.

C'est vrai qu'un grand nombre de cinéastes lutte contre l'obscurantisme en tout genre et je ne suis pas peu fier de projeter leurs films.

D'origine Corse. AJU VISTU ANCU TROPU (Je ne les ai que trop vus).

Quand il y a 15 ans nous nous sommes retrouvés sans toit (problème de bail) et qu'il a fallu se faire entendre à la Mairie d'Avignon, c'est un millier d'anonymes qui a envahi le conseil municipal pour que l'on nous retrouve un logis et avec succès puisque c'est ainsi que nous nous sommes installés à la Manutention. En décorant Anne-Marie Chevalier des arts et de la culture, c'est un millier d'anonymes que Madame le Maire a décorés ce jour-là. Décoration qui doit traîner avec tant d'autres récompenses dans un carton sur une étagère poussiéreuse. Parce qu'on s'en fout et qu'on n'a pas le temps et qu'il y a beaucoup d'autres choses plus urgentes dont il faut parler avant que l'on nous fasse taire à jamais.

Je me souviens de ce soir dans notre petite salle Galante. Une panne de projecteur 10 minutes avant la fin du film. La salle République était libre quelques rues plus loin. Je descends demander aux spectateurs s'ils veulent y voir la fin du film. ce fut un oui général, un oui d'allégresse et ils m'ont suivi, ma bobine sur le dos trois rues en contrebas dans une atmosphère de joie et d'amitié, sûrement pas d'anonymat.

C'est moi Spartacus ! Non c'est moi Spartacus, non c'est moi, non c'est moi...

R.L. (Avignon)